

155 mm

AU PRÉTEXTE DES NUAGES

Patricio Rodríguez - Plaza

195 mm

4 au 9 Juin 2018

Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne



Peinture I, 2016, Acrylique sur toile, 50 x 50 cm.

L'étranger

–Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère?

–Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.

–Tes amis?

–Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.

–Ta patrie?

–J'ignore sous quelle latitude elle est située.

–La beauté?

–Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.

–L'or?

–Je le hais comme vous haïssez Dieu.

–Eh! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger?

–J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages!

El Extranjero

–Dime, hombre, enigmático, ¿a quién amas tú más? ¿A tu padre, a tu madre, a tu hermana, a tu hermano?

–Yo no tengo ni padre, ni madre, ni hermana, ni hermano.

–¿A tus amigos?

–Os servís de una palabra cuyo sentido desconozco hasta hoy.

–¿A tu patria?

–Ignoro bajo qué latitud está situada.

–¿La belleza?

–De buena gana la amaría, diosa e inmortal.

–¿El oro?

–Lo odio, como vosotros odiáis a Dios.

–Pues qué es lo que amas, extraordinario extranjero?

–Amo las nubes..., las nubes que pasan... allá lejos... las maravillosas nubes!

Charles Baudelaire, *Le spleen de Paris*, 1869.

Au prétexte des nuages

« (...) J'ai vu. A la fin tous ces nuages aux formes fantastiques et lumineuses, ces ténèbres chaotiques, ces immensités vertes et roses, suspendues et ajoutées les unes aux autres, ces fournaises béantes, ces firmaments de satin noir ou violet, fripé roulé ou déchiré, ces horizons en deuil ou ruisselants de métal fondu, toutes ces profondeurs, toutes ses splendeurs, me montèrent au cerveau, comme une boisson capiteuse ou comme l'éloquence de l'opium. Chose assez curieuse, il ne m'arriva pas une seule fois, devant ces magies liquides ou aériennes de me plaindre de l'absence de l'homme (...)»

A propos d'Eugène Boudin, Salon de 1859
Charles Baudelaire¹

Du Moyen-âge jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle, écrivait Hubert Damisch² récemment disparu, le nuage hante le ciel de la peinture occidentale. Le considérant moins comme un motif descriptif, mais plutôt un élément de la sémiologie picturale, il précise qu'il vient masquer l'irreprésentable infini tout en le désignant. Serait-ce là «le désir de la peinture»?

De son côté, Jean-Luc Nancy propose³:
« (...) L'image toujours vient du ciel, –non pas des cieux, qui sont religieux, mais des ciels, terme propre à la **peinture (...)**

L'image toujours vient du ciel, je l'entends en considérant que la peinture est, en effet:

Le Ciel du monde, car elle l'ouvre à une vue de lui-même, elle lui apporte la lumière.

La peinture de Patricio Rodriguez-Plaza en n'étant *Que nuages*, pourrait rappeler ce qu'écrivit Samuel Beckett⁴, s'inspirant du poème de William Butler Yeats, *La tour*, 1926.

«(...) *La mort des être chers, et comment périssent,
Vives à en couper le souffle, toutes lueurs
Présentes dans leurs regards jadis –
Ne semblent que nuages passant dans le ciel
Lorsque l'horizon pâlit ;
Ou le cri d'un oiseau qui sommeille,
Parmi les ombres appesanties*» **(...)**

Il me semble qu'il existe là une distance entre le sens du titre et la peinture, l'un, comme l'autre ne «représentant» pas

ou la part du ciel

quelque chose, mais évoquant des possibles, sans certitude.

Les ciels gris, couverts, ont fait la peinture, les ciels bleus rarement. La lumière serait-elle plus dans les gris qu'ailleurs, pour éclairer la peinture et donner, par contraste la lumière à toute chose? Le ciel, issu de l'observation de la nature, vu de l'extérieur, domine dans l'Impressionnisme. Il s'atténue ensuite dans sa présence «réelle». A partir du Cubisme, il disparaît, il reviendra avec l'abstraction par le champ de couleurs, le monochrome, où son espace est induit, suggéré dans de nombreux tableaux, sans être décrit réellement, montré ou représenté. On peut le ressentir si l'on pense le tableau comme frontalité, verticalisé, étant l'écho d'un espace réel vécu, d'un paysage.

C'est un ciel agrandi chez Rothko, Newman, dans la prise en compte de grands formats, le dépassement du possible en tentant d'intégrer la perception dans l'expérience sensible.

Ce que la peinture nous dit de nous-mêmes quand elle n'est *que nuages*, sans être donc un élément, au sens de l'eau, l'air, ou le feu, est d'une autre nature, transitoire, éphémère.

Dans des formats carrés à l'espace frontalité, le blanc vaporeux et les tons clairs dominant dans les peintures de Patricio Rodriguez-Plaza. L'espace pictural montré est celui d'un fragment, d'un segment

dont la vision interrompue peut reprendre dans le carré suivant, en poursuivant parfois le trajet d'une ligne horizontale située au milieu du tableau ou plus bas et qui coupe la surface peinte. Il arrive aussi que le carré du format soit redoublé à l'intérieur par le dessin d'un autre carré. Celui-là est jaune comme la partie basse de ce même tableau. Ailleurs, un peu de bleu, un peu de gris par endroit, quelquefois. L'horizontalité du geste est affirmée, le sens de la lecture est induit. Le regard est invité à se déplacer d'une œuvre à l'autre. Plus rarement intervient une verticale.

Sans effet de profondeur ou de perspective, par un au-delà du visible, le ressenti serait, peut-être, *Le ciel dans la peinture d'aujourd'hui, au prétexte des nuages...*

Gisèle Grammare,

Paris, avril 2018.

¹ Baudelaire, *Critique d'art*, Gallimard, Folio-Essais, 1992, p. 326.

² Hubert Damisch (1928-2018), *Théorie du nuage*, Le Seuil, 1972.

³ Jean-Luc Nancy, «L'image-le distinct», in *Au fond des images*, Galilée, 2003.

⁴ Samuel Beckett, titre anglais ... *but the clouds ...* avec *Quad* et *l'Épuisé* de Gilles Deleuze, Editions de Minuit, 1976.

La peinture exige, peut-être pour vivre qu'on ne soit pas avide d'en contempler directement l'essence, mais que, croyant s'immerger dans une image du monde, on soit conduit vers l'acte de peindre sans y prendre garde.

Tzvetan Todorov

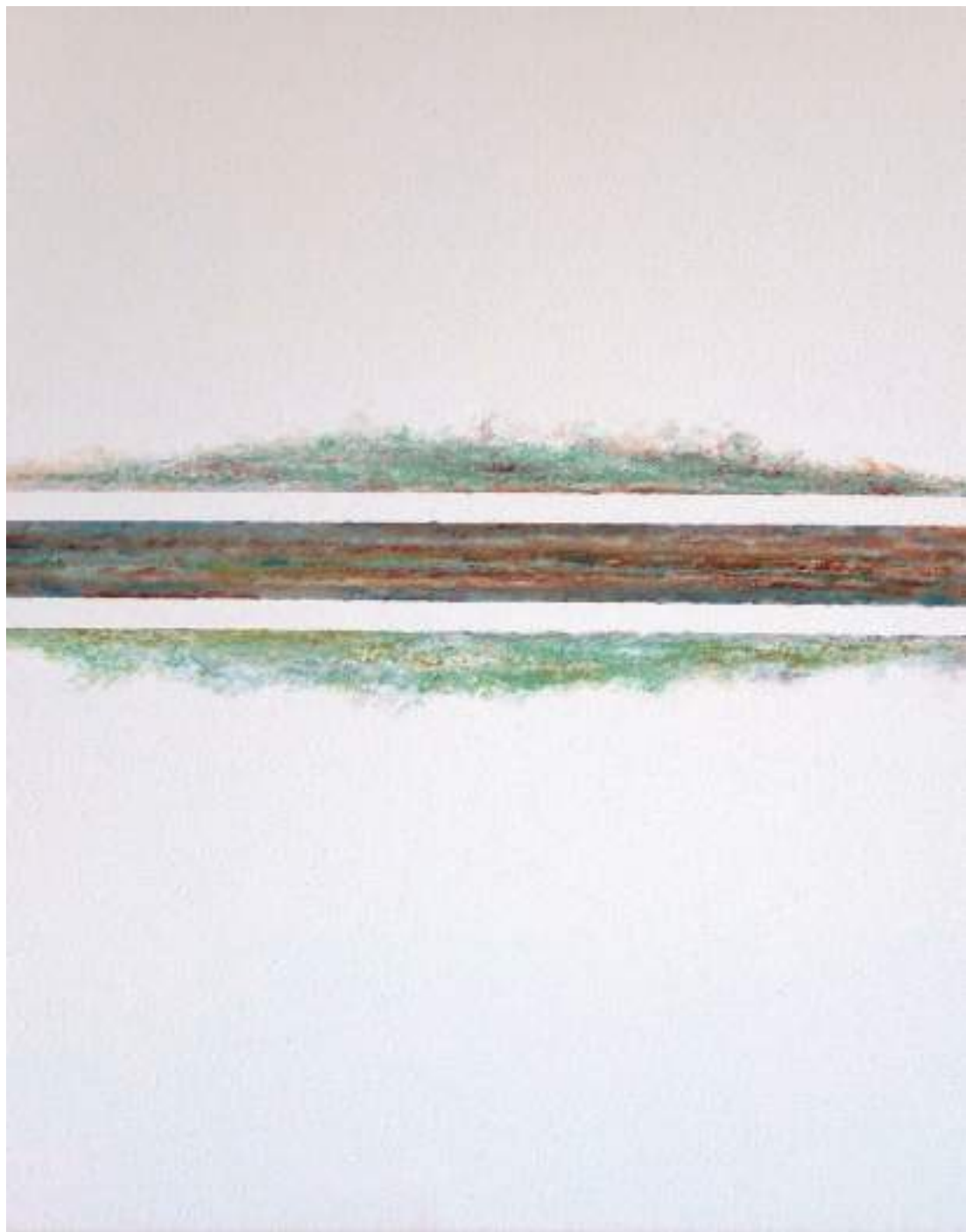
Je regarde, j'admire les nuages qui ne sont ni terre, ni eau, ni vent. Ils ne sont pas, non plus, de la fumée de certain feu oublié au milieu d'un incendie d'été ou d'une catastrophe. Ils ne sont rien de tout cela, mais ils sont comme une condensation et une synthèse plastique, visuelle de tous ces éléments. Je les contemple, je me souviens d'eux, je les observe dans tous les ciels que je visite. Je peins ce qu'ils provoquent comme réminiscence et comme expérience actuelle. Je les suis du regard et du cœur. Ils sont toujours là, changeant de couleur, de forme et de lieu. Ils sont peut-être les plus constants quand on laisse le territoire ou l'état d'âme qu'on habite. Ce sont les nuages, qui me font peur quand, dans la solitude perpétuelle de l'existence, ils se fauflent au-delà d'une promenade qui finit par les faire pleurer.

Patricio Rodríguez-Plaza

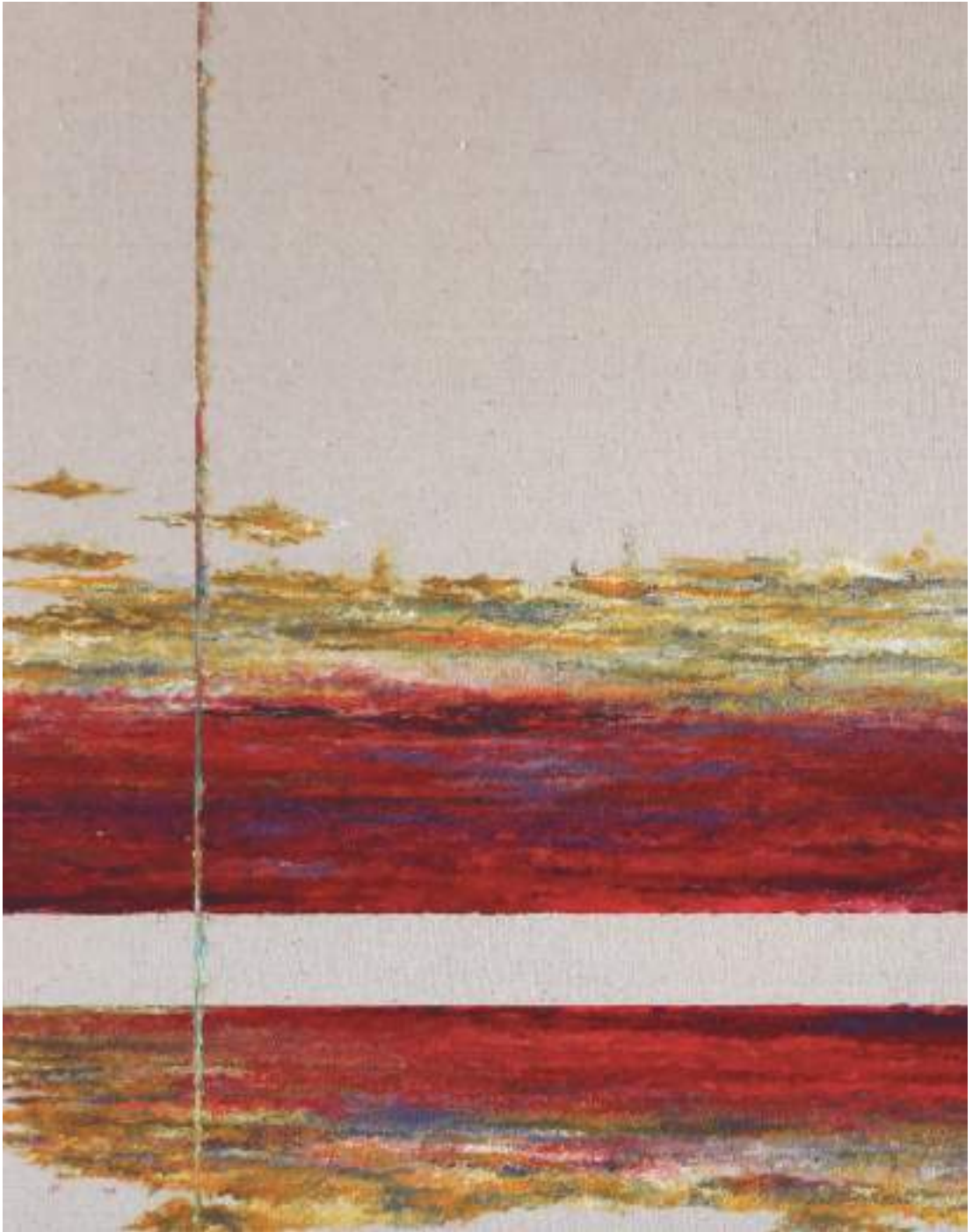
Santiago du Chili, avril 2018.

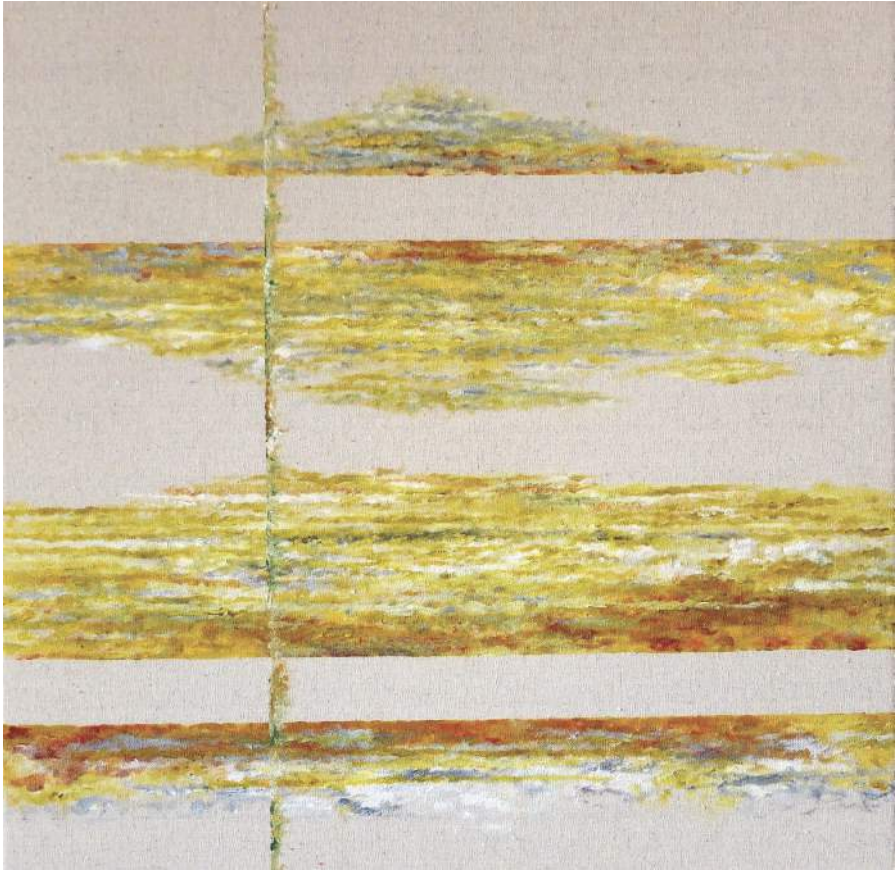
Après une formation en arts plastiques puis en esthétique, **Patricio Rodríguez-Plaza**, obtient un Doctorat et une Habilitation à Diriger des Recherches en Art et sciences de l'art de Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Professeur à l'École de Théâtre et Directeur de la revue *Apuntes de Teatro* à la *Pontificia Universidad Católica de Chile*. Membre Associé d'Aesthetica Art et Philosophie.



Peinture III, 2017, Acrylique sur toile, 50 x 50 cm.





Peinture IV, 2017, Acrylique sur toile, 50 x 50 cm.



Peinture V, 2017, Acrylique sur toile, 50 x 50 cm.

Peinture VI, 2016, Acrylique sur toile, 50 x 50 cm.







Peinture VII, 2017, Acrylique sur toile, 50 x 50 cm.



Peinture VIII, 2016, Acrylique sur toile, 50 x 50 cm.

Peinture IX, 2016, Acrylique sur toile, 50 x 50 cm.

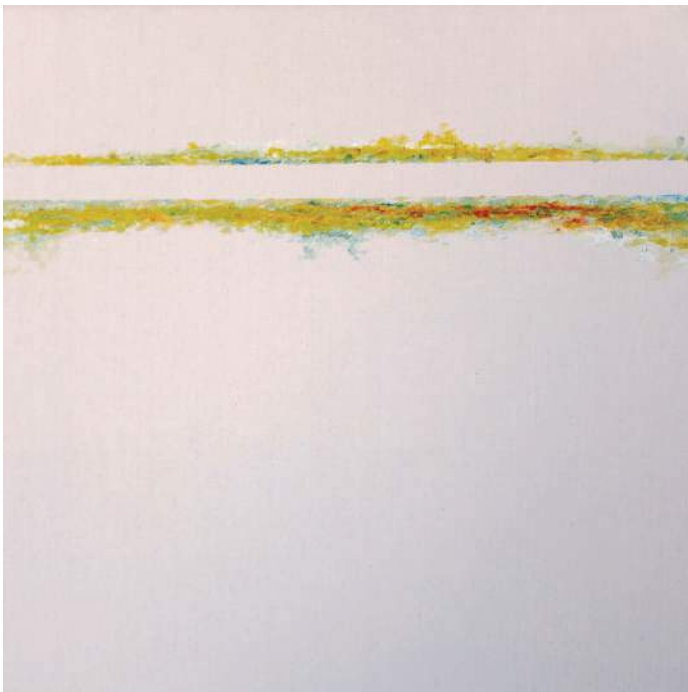


Peinture X, 2016, Acrylique sur toile, 50 x 50 cm.





Peinture Quatre,
2017,
Acrylique sur toile,
25 x 25 cm.



AU PRÉTEXTE DES NUAGES

Patricio Rodríguez-Plaza

Diseño:
Ángela Aguilera
Fotografía de pinturas:
Patricio Rodríguez-Plaza
Traducción al francés del
texto de Patricio Rodríguez-Plaza:
Maximiliano Rodríguez González
Impresión:
Gráfica LOM, 2018

Exposition visible aux heures d'ouverture du
Centre Saint Charles Salle Commune,
du mardi 5 au samedi 9 juin 2018

Vernissage JEUDI 7 JUIN de 18h 30 à 21h
U.F.R 04, Ecole des Arts de la Sorbonne

Université Paris 1 Panthéon / Sorbonne
47, rue des Bergers 75015, Paris.
M° Lourmel ou Charles Michel.


UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE


ÉCOLE
DOCTORALE
2/9 | ARTS
PLASTIQUES, ESTHÉTIQUE
& SCIENCES DE L'ART


ESCUELA DE TEATRO
FACULTAD DE ARTES